

Cette prédominance de l'anglais avait à ce point titillé l'amour-propre des étudiants francophones qu'ils avaient créé dans les années 1970 le mouvement McGill français — mouvement nationaliste québécois. Ce mouvement s'insurgeait contre l'hégémonie totale de l'anglais comme langue de cours dans une université subventionnée par le gouvernement québécois.

J'aime beaucoup la façon dont Hacène raconte l'histoire du Canada. Sans ce sentimentalisme solidaire qui nous est familier. C'est plutôt avec un mélange de culture historique critique et de pragmatisme, qui consiste à aller vers l'essentiel. J'ai déjà dit que mon guide volontaire et occasionnel a fait ses études supérieures à Albany, la capitale de l'Etat de New York, à quelque 350 km d'ici. D'ailleurs, lorsque je ferai quelques jours plus tard le trajet en bus Montréal-New York, Albany sera une escale pour couper le trajet en deux temps. Hacène me confirmera qu'évidemment, à l'époque où il était étudiant aux Etats-Unis, à la fin des années 1970 et au début de la décennie 1980, son projet était de décrocher un diplôme et de retourner faire sa vie en Algérie. On l'aurait bien surpris si on lui avait prédit qu'un jour, 15 ou 20 ans et une guerre intérieure plus tard, il reviendrait vivre à Montréal en tant qu'immigrant. Avoir vécu aux Etats-Unis s'avérera être un atout lors de son installation à Montréal.

Hacène possédait déjà quelques codes de la vie américaine, ce qui n'est pas culturellement négligeable. Sans compter la maîtrise parfaite de l'anglais.

Il y a acquis en outre ce pragmatisme des Américains qui savent, avec une rationalité épurée, hiérarchiser jusqu'aux connaissances entre celles qui servent à agir sur le réel et celles qui demeurent

dans le symbolique.

Là où personnellement je voyais la nécessité identitaire pour les Québécois de défendre leur langue maternelle en résistant au besoin aux langues dominantes spoliatrices, lui, Hacène, avait une vision moins rigide. On peut garder le français tout en possédant l'anglais, langue dominante, qu'on le veuille ou non. Mieux vaut avoir une langue en plus qu'une langue en moins, non ?

On aura passé deux ou trois heures en voiture, sans jamais s'arrêter, à visiter le Vieux-Montréal en causant de l'histoire singulière de cette ville, et plus extensivement de celle du Canada.

Cet échange est cependant télescopé par la remontée de souvenirs de l'adolescence à la cité des Eucalyptus, ce qui nous amène, selon une logique qui n'en est pas une en réalité, à parler de l'Algérie, de ce qui nous est arrivé collectivement et individuellement, du réveil de ces démons autodestructeurs nichés au point aveugle de nous-mêmes. Quand deux Algériens se rencontrent, a fortiori à l'étranger, il est presque fatal qu'ils s'interrogent sur le sens de leur départ du pays et qu'ils regrettent souvent qu'ils s'y soient résolus.

Si le télescopage entre des situations aussi disparates paraît produire du décousu, ça ne l'est pas tant que ça. Partout, à cette époque, court la ligne de fracture entre dominants et dominés. C'est une vieille question, constamment rajeunie.

Le Vieux-Montréal, pas moins qu'une autre ville, superpose les strates de cette géologie de l'évidence. Voici la masse baroque de la basilique Notre-Dame. On l'appelle l'église-mère de Montréal. Passage obligé pour les touristes.

Ce bâtiment religieux a été reconnu en 1989 comme lieu historique du Canada.



Vieux Port de Montréal.

Dominants-dominés ? L'Eglise a joué un rôle, comme de juste, dans la soumission des autochtones. Au croisement de la rue Sainte-Catherine et de la rue Saint-Denis, voici le Quartier latin. Depuis le début du XX^e siècle, c'est un haut lieu culturel où se retrouve l'intelligentsia francophone.

C'est le foyer d'une sorte de sauvetage, celui de la langue française par rapport à l'anglais hégémoniste.

Domination. Voici le quartier chinois. Il date des années 1860, lorsque les premiers

Chinois, essentiellement des Cantonnais, venant de Chine et de Colombie britannique, arrivèrent à Montréal pour construire le chemin de fer. Là aussi, le regroupement en ghetto vise à mieux faire face à la domination. Voici le vieux port de Montréal sur la berge nord du fleuve Saint-Laurent qui non seulement cristallise l'histoire de plus de deux siècles de navigation aux antipodes mais qui rappelle incidemment que Montréal est une île.

C'est bientôt l'heure de rentrer. Hacène me dépose chez Ali dans le quartier Saint-Michel. Il a tenu à me faire prendre pour le retour la fameuse rue Sainte-Catherine, la plus importante rue commerciale de la métropole québécoise. On parcourra quelques-uns des 11,2 km de sa longueur et on n'essayera même pas de compter les 1200 magasins qu'elle comporte.

C'est le regroupement le plus important de boutiques de prêt-à-porter du Canada tout entier. Evidemment, on y trouve des commerces de toutes les régions du monde.

- C'est là que les Algériennes viennent faire leurs courses pour les mariages, remarque Hacène.

On y trouve tout ce qu'on peut mettre comme habit de fêtes (robes de mariées, traditionnelles, costumes pour hommes, etc.) et les aliments pour préparer les repas de mariages.

Et puis, un bout de la Sherbrooke, longue de 30 km, l'une des plus longues de Montréal. En voyant cette plaque, j'ai eu comme une fenêtre surgissante. Va savoir par quels méandres chemine la mémoire pour placer devant mes yeux la couverture d'un livre, celui du premier recueil de poésies que Tahar Djaout publia.

C'était en 1975 et ça s'intitulait «Solstice barbelé». Le fait est que son éditeur, les éditions Naaman, était basé à Sherbrooke, au Québec. Antoine Naaman, patron de ces éditions, était né en Egypte,

te, à Port-Saïd plus exactement.

Il s'installe au Canada où il fonde en 1973 les éditions éponymes qui se spécialisèrent dans la littérature francophone, matière qu'il enseignait à l'université de Sherbrooke.

La maison d'édition ferme ses portes après le décès de son fondateur en 1986. Défile devant mes yeux un autre livre paru à la même enseigne, qui me servit de vademecum pendant

mes années d'apprentissage, *Littérature maghrébine de langue française*, Ottawa, Naaman, paru en 1973. La nuit m'a précédé chez Ali, avec qui, après un rapide débrief de la journée, nous entamons une discussion au cours de laquelle il me donne plus de précisions sur les circonstances de son immigration au Canada.

Il est également parti au cours de la décennie noire. Lui aussi, comme la plupart des immigrants algériens des années 1990-2000, fut victime du contexte de violence qui marqua l'Algérie. Depuis plus de 20 ans qu'il y est installé, il ne se fait pas à sa vie ici. Je me connecte sur internet pour prendre connaissance des mes courriers. Et j'en profite pour sniffer une dose de la came Facebook. Je publie le post énigmatique suivant : «Jean-Talon, Bab El-Oued de Montréal.» Je me garde de dire que j'y suis. Une première réaction vient de mon ami Nadjib Stambouli, qui a deviné où je me trouvais, et qui croyait que Jean Talon était un auteur.

Deuxième réaction. Elle vient de ma cousine Yakouta qui écrit : «J'y étais, il y a une heure.» Ainsi donc, elle était là. Je l'avais laissée à Alger où elle vit. Je demande à Ali s'il avait une idée pour la retrouver. Nous cherchons tous les Metref de Montréal par le truchement des Pages jaunes sur internet. Nous supposons qu'elle est descendue chez sa sœur. Résultats mitigés. Je lui fais un message Facebook dans lequel je lui donne le numéro d'Ali. Elle appelle :

- Que fais-tu là, Yakouta ?
- Et toi donc ?
- Du tourisme !
- Moi non plus ! Lol !
- Tu es venue comment ?
- Par Air Algérie. Je te raconterai. C'est homérique.
- OK

Nous prenons rendez-vous pour partager le petit-déjeuner quelque part le lendemain.

A. M.